

Lendemain de Libération

Du même auteur chez À vue d'œil :

Un été d'herbes sèches

Daniel Crozes

Lendemain de Libération



© Éditions du Rouergue, 2017.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0235-5

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À la mémoire de mon père (1921-2013),
envoyé dans les usines du Grand Reich
par Pétain et Laval de 1943 à 1945,
pour le Service du travail obligatoire
(STO).

Nous traversons le Vallon, ses champs et ses prairies encastrés au milieu des plaines, ses terres cuivrées, ses hautes collines aux vignes cultivées en terrasses. Le temps était à l'orage depuis notre départ de Capdenac, le soleil déjà voilé et les nuages de plus en plus noirs. La température était étouffante dans le compartiment malgré les vitres largement baissées par lesquelles nous parvenaient de temps à autre des odeurs entremêlées de soufre et d'herbes sèches. La locomotive franchissait lentement le pont de Valady. Elle paraissait fatiguée et essoufflée comme si les années de guerre l'avaient exténuée, en l'obligeant à prolonger son service. Pourtant, le chauffeur semblait s'activer autour du foyer puisque les rafales de vent nous renvoyaient à intervalles réguliers une épaisse fumée noire, mais il n'empêchait nullement la machine de musarder, notamment dans les rampes. Son indolence finissait par agacer. Le voyage était d'autant plus long qu'elle s'arrêtait dans chaque station et éprouvait ensuite quelques

difficultés à reprendre son chemin. Je retournais dans ma famille après deux années et demie d'absence. Mais la machine s'en moquait ! À cette vitesse, nous n'atteindrions certainement pas Rodez avant 19 heures : il n'y aurait plus d'autobus pour Beausoleil. Quoiqu'amaigri, diminué par des semaines d'errance à travers l'Europe centrale, j'attendais ces retrouvailles avec autant d'excitation et de fébrilité que le retour du printemps après un hiver interminable et rigoureux. J'étais arrivé à Paris quatre jours plus tôt en compagnie de camarades avec lesquels j'avais travaillé depuis le printemps 1943 dans une fabrique de munitions installée dans les faubourgs de Vienne, en Autriche. Depuis la gare du Nord, on nous avait dirigés vers la gare d'Orsay où étaient rassemblés les rapatriés acheminés en France par le train. Je me souviens encore d'une foule grouillante, d'un brouhaha assourdissant, d'une chaleur suffocante, de puissantes odeurs de transpiration et de corps sales. Jusqu'alors, nous n'avions jamais rencontré de déportés. Quel choc ! Des hommes et des femmes aux visages émaciés, aux orbites creusées et aux regards

vides, habillés le plus souvent de vêtements rayés, marchant à petits pas, s'appuyant sur des béquilles ou une canne, laissant échapper des gémissements, marmonnant des paroles incompréhensibles. Certains d'entre nous avaient frissonné d'horreur en les découvrant, avant d'essuyer une larme. Même si nous avons souffert de la faim et du froid, supporté en silence les brimades des contremaîtres de la fabrique et affronté les violences des gardiens dans les quartiers disciplinaires où nous avons parfois échoué, nous n'avions pas connu l'enfer comme ces rescapés des camps d'extermination, qui en revenaient comme par miracle. Affaiblis ou malades, attaqués par les poux et la gale, nous n'avions pas à nous plaindre...

Trois guichets avaient été dressés dans le hall : le premier était réservé aux déportés et aux internés ; le deuxième aux prisonniers de guerre ; le troisième aux travailleurs de force que Pétain et Laval avaient expédiés en 1943 et 1944 dans les usines du Grand Reich pour le Service du travail obligatoire ou STO. J'appartenais à cette dernière catégorie. Nous avons rejoint la gare d'Orsay en milieu de

matinée. Nous n'avions rien mangé depuis la veille. Des bénévoles de la Croix-Rouge nous distribuèrent alors de la chicorée dans des quarts bosselés et des parts de gâteau avant que des employés du ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés nous interrogent et nous enregistrent. Une majorité d'entre nous n'avait plus de papiers d'identité, très peu d'objets personnels. À l'occasion de mon séjour dans un quartier disciplinaire, un gardien m'avait confisqué – plutôt, arraché des mains – la montre que mes parents m'avaient achetée après ma réussite au certificat d'études en juillet 1934 et que j'étais parvenu jusqu'alors à soustraire à la convoitise de ses collègues ou de camarades de chambrée peu scrupuleux qui dérobaient tous les objets qu'ils pouvaient dénicher dans les valises pour les revendre. Ces employés du ministère nous posèrent quelques questions pour reconstituer notre « parcours » de travailleurs de force à travers le Grand Reich depuis notre départ de France jusqu'à notre libération et à notre retour à Paris. Nous y répondîmes avec plus ou moins de précisions. Ma mémoire flanchait souvent. Je ne me rappelais plus, par

exemple, si les soldats de l'Armée rouge nous avaient délivrés le 13 ou le 15 avril. Depuis le bureau voisin, l'un de mes camarades vint à mon secours. Sans la solidarité et l'esprit de groupe qui nous animaient et nous soutenaient, nous aurions perdu la notion du temps. Dans ma chambrée, un camarade était chargé d'inscrire chaque matin le jour et la date sur les feuilles d'un carnet dont il ne se séparait jamais ; il y consignait, par ailleurs, quelques informations sur le quotidien du camp. L'entretien terminé, l'un des fonctionnaires nous délivra des cartes d'identité. Nous n'étions plus un simple numéro matricule comme à Vienne et dans les camps de l'Armée rouge. Nous étions redevenus des citoyens français mais, surtout, des hommes ; nous avons retrouvé notre dignité. Les yeux remplis de larmes, j'étais incapable de remercier ce jeune employé qui nous réintégra dans la Nation par une signature, contribuant à nous réconcilier avec la France et avec notre patrie. Submergé par l'émotion, je contemplai fièrement mes papiers entre mes mains tremblantes.

Des autobus nous transportèrent ensuite dans un lycée. Nous étions le jeudi 23 août 1945. Les élèves étaient en vacances depuis la mi-juillet et les bâtiments étaient devenus, depuis, un centre d'accueil pour les rapatriés. Des bénévoles – jeunes femmes et retraités repérables à leur brassard – s'occupaient des groupes à leur arrivée. Ils nous emmenaient, en premier, dans les salles de classe du rez-de-chaussée transformées en magasins de fournitures avec des quantités de chemises, de sous-vêtements, de pantalons, de vestes et de chaussures. Ils nous attribuaient des vêtements convenables, à défaut d'être neufs, et parfois défraîchis, mais propres, pour remplacer nos guenilles élimées, trouées, sales qui avaient déjà affronté l'épreuve de l'étuve lorsque les soldats de l'Armée rouge nous avaient conduits chez les Américains, dans la banlieue de Berlin, la première semaine d'août. Ils nous escortaient ensuite jusqu'au troisième où avaient été aménagés les sanitaires du pensionnat. Les Américains nous avaient soumis à la douche et au DDT mais ils n'étaient pas parvenus à éliminer toute la vermine et les poux qui nous avaient envahis. Après la douche, les

coiffeurs se chargèrent de couper nos cheveux très courts tandis que les barbiers manièrent les rasoirs pour supprimer les moustaches et les barbes encombrantes tellement elles étaient devenues broussailleuses. Habillés, chaussés, rasés de frais, nous étions des hommes « neufs ». J'avais l'impression de renaître. Une bouffée de bonheur m'envahit alors en songeant que mes parents, mon frère Mathias et ma voisine Justine, que je considérais comme ma fiancée, pourraient m'embrasser sans crainte lors de mon arrivée à Beausoleil. Puis nous nous présentâmes devant des médecins et des infirmiers. J'étais très fatigué ; je souffrais de maux d'estomac ; je toussais à me déchirer la gorge ; je flottais dans mes vêtements tellement j'étais maigre. Un médecin m'avait examiné dans le camp américain de Berlin avant de délivrer l'autorisation de départ pour la France. J'ignorais son diagnostic, ne comprenant pas l'américain et ne bénéficiant pas de la présence d'un interprète. Je m'inquiétais à la longue de constater que ma toux persistait depuis des semaines et qu'elle provoquait des douleurs aiguës dans la poitrine. Surtout, je redoutais d'avoir contracté

la tuberculose. C'était, avec la pleurésie, une maladie répandue chez les rapatriés qui avaient supporté des conditions d'hygiène déplorables. Un médecin aux cheveux blancs m'ausculta longuement avant de conclure que je souffrais sûrement d'une bronchite chronique mais que seuls des examens pourraient le confirmer avec certitude. Comme les hôpitaux parisiens étaient débordés, il me conseilla de m'adresser à l'hôpital de Rodez après mon retour à Beausoleil. Je n'étais qu'à moitié rassuré. Certains matins, j'avais craché du sang... Ce même médecin attribua mes maux d'estomac à la mauvaise nourriture qu'on nous avait distribuée à Vienne et à l'angoisse quotidienne qui devait me tenailler. Il m'expliqua que tout s'arrangerait dès que je retrouverais ma famille, ma maison et mes repères familiers. Je l'espérais, mais je n'en étais guère convaincu. Comment reprendre des forces lorsqu'on éprouve des difficultés à s'alimenter ? Avant mon départ pour le STO, je pesais 78 kilos pour 1,75 mètre. J'avais perdu vingt-huit kilos en deux ans et demi. Je me demandais si mes proches me reconnaîtraient : j'étais devenu un autre homme physiquement

et mentalement, marqué à jamais par ce que j'avais découvert, observé, entendu et affronté aussi bien en Autriche avec les Allemands qu'en URSS avec les soldats russes. Je redoutais ces retrouvailles auxquelles je m'étais pourtant préparé. Certes, je les attendais avec impatience depuis si longtemps, mais je pressentais que j'aurais peut-être quelques difficultés à retrouver ma place. Car la France avait été libérée, mais sans nous, les travailleurs du STO.

À l'heure du dîner, nous nous retrouvâmes une centaine dans le réfectoire. C'était notre premier repas en France. Il était décevant et les cuisiniers s'en excusèrent. À notre arrivée, nous avions imaginé retrouver l'opulence qui prévalait dans la France des années d'avant-guerre. La capitale n'avait-elle pas été libérée depuis août 1944 ? À l'évidence, les rationnements et les restrictions persistaient. Des chansons ponctuèrent la soirée, dans cette ambiance de fraternité et de camaraderie grâce à laquelle nous avions supporté les épreuves. Certains s'incrustèrent jusqu'à une heure avancée. Une surprise nous attendait dans les dortoirs : une couverture militaire et des draps blancs composaient le